

## INTRODUCTION

Jusqu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, deux façons d'employer nos vies semblaient s'offrir à nous : l'expression créative de soi, activité émancipatrice mais malheureusement peu rentable, ou le « gagne-pain », travail rémunérateur mais aliénant. Par un usage très simplifié de l'histoire littéraire, on qualifiait la première voie de « romantique » et la seconde de « réaliste » – de la même façon que les commentateurs sportifs se plaisent à parler de « romantisme » pour décrire les équipes de football au jeu esthétique mais inefficace. Retranscrivant cette alternative sous la forme d'une comédie musicale, l'excellent documentaire *Chante ton Bac d'abord* (2014) confrontait ainsi des lycéens d'origine populaire à leurs parents, les premiers chantant en vers leur aspiration à une vie artistique tandis que les seconds s'efforçaient de les ramener, en prose, vers des choix de vie plus pragmatiques. Tout en étant simplificateurs, ces usages banalisés de catégories empruntées à l'histoire littéraire pouvaient faire écho à de véritables œuvres du xix<sup>e</sup> siècle : le jeune poète Chatterton, décrit par Alfred de Vigny, n'allait-il pas jusqu'à se suicider pour protester contre la trivialité d'une société bourgeoise qui osait lui suggérer de devenir valet de chambre pour subvenir à ses besoins ?

Depuis quelques décennies, pourtant, cette opposition a perdu de sa lisibilité. « Le temps n'est plus aux représentations héritées du xix<sup>e</sup> siècle qui opposaient l'idéal sacrificiel de l'artiste et le matérialisme calculateur du travail<sup>1</sup> », note ainsi le sociologue Pierre-Michel Menger. Le capitalisme actuel,

---

1. Pierre-Michel Menger, *Portrait de l'artiste en travailleur : métamorphoses du capitalisme*, Paris, La République des idées, 2002, p. 8.

en rentabilisant les ressources cognitives des travailleurs<sup>2</sup>, en encourageant les individus à devenir « entrepreneurs d'eux-mêmes<sup>3</sup> » et en s'alliant au développement personnel sous toutes ses formes<sup>4</sup>, a donné naissance à une nouvelle conception du travail dans laquelle l'artiste romantique n'est plus une figure contestataire mais bien un travailleur modèle<sup>5</sup>, ce « donneur de souffle<sup>6</sup> » décrit par les manuels de management. Au XXI<sup>e</sup> siècle, le talent, la vocation, le génie, l'accomplissement personnel sont devenus des instruments de pilotage.

Ces mutations socio-économiques se sont accompagnées d'une relecture de la littérature romantique et de ses liens à la méritocratie. La sociologue Nathalie Heinich voit ainsi dans la littérature romantique du XIX<sup>e</sup> siècle la première expression d'un élitisme démocratique fondé sur la singularité individuelle plutôt que sur la caste; une « élite artiste » qui servirait aujourd'hui de modèle à l'élite tout court<sup>7</sup>. Pierre-Michel Menger, dans son séminaire sur le talent dispensé au Collège de France en 2018, estime que le romantisme inaugure « une nouvelle société basée sur le mérite, et [où] l'originalité et la créativité dans les arts et les sciences étaient données en exemples de la réalisation de soi à partir du déploiement complet de ses talents<sup>8</sup> ». Un journaliste de *The Economist*, Adrian Wooldridge, réserve enfin un chapitre au romantisme

2. Yann Moulier Boutang, *Le Capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Paris, éditions Amsterdam, 2008.

3. Luc Boltanski, Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme* [1999], Paris, Gallimard, coll. « tel », 2011.

4. Eva Illouz, Edgar Cabanas, *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle sur nos vies*, Frédéric Joly (trad.), Paris, Premier Parallèle, 2018.

5. P.-M. Menger, ouv. cité, p. 9.

6. Expression relevée dans les livres de management par L. Boltanski, È. Chiapello, ouv. cité, p. 187.

7. Nathalie Heinich, « À quoi servent les créateurs en régime démocratique? », *L'Observatoire*, n° 44, 2014, p. 20-24.

8. Pierre-Michel Menger, « Le talent et la physique sociale des inégalités », dans *Le talent en débat*, P.-M. Menger (dir.), Paris, PUF, 2018, p. 34.

dans son livre *The Aristocracy of Talent* (2021) où il retrace le triomphe inéluctable de la méritocratie<sup>9</sup>. Ainsi présentés, les héros romantiques deviennent les premiers « entrepreneurs d’eux-mêmes » de notre histoire ; et un volume du *Rouge et le Noir* peut, sans contradiction, figurer sur la photo officielle d’un chef d’État prônant le développement de la « *start-up* nation ».

À qui veut la lire, la littérature romantique du XIX<sup>e</sup> siècle renvoie pourtant une parole bien moins univoque. Contrairement à ce qu’on entend souvent, Julien Sorel, héros du *Rouge et le Noir*, n’est par exemple nullement une incarnation de la méritocratie (« Aujourd’hui, Julien Sorel serait peut-être recalé à Sciences Po<sup>10</sup> », déplore *Le Monde*) mais bien une figure d’arriviste, ainsi que le personnage l’admet lui-même à propos du géomètre M. Gros : « c’est lui qui méritait la croix, c’est moi qui l’ai [...] »<sup>11</sup>. Quant à cette phrase du même Stendhal – « la vocation, c’est d’avoir pour métier sa passion » – qu’on rencontre aujourd’hui dans des manuels de coaching, des CV de managers ou au fronton de services « accélérateurs de leadership<sup>12</sup> », il suffit d’aller la relire dans son contexte original, le *Voyage dans le midi de la France*, pour en percevoir l’ironie :

Au retour sur le bateau, écrasé par les rafales d’une pluie horrible, j’éprouve la vérité de ce mot de M. Gagnon : « Par la lecture, on échange les moments d’ennui que l’on a dans la vie contre des moments agréables. » Le seul livre que j’eusse était d’un plat courtisan, et cependant le bateau a passé devant Blaye sans que je

9. Adrian Wooldridge, *The Aristocracy of Talent. How Meritocracy Made the Modern World*, Londres, Penguin UK, 2021, chap. « Romanticism and the career open to talent ».

10. Philippe Arnaud, « L’Ascenseur social est en panne. À quoi sert encore l’école ? d’Aurélië Ledoux », *Le Monde*, 19 novembre 2012.

11. Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, dans *Cœuvres romanesques complètes*, Yves Ansel, Philippe Berthier (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, t. I, p. 602.

12. Résultats d’une recherche internet en mars 2024.

m'en aperçusse. Le bonheur d'avoir pour métier sa passion. État de Dom[ini]que<sup>13</sup>.

Bonheur enviable, en effet, celui qui consiste à rater le seul édifice remarquable d'une excursion – la magnifique citadelle de Blaye – tellement on est absorbé par la lecture d'un mauvais livre sous la pluie! L'utilisation du pseudonyme « Dominique » au lieu de « Stendhal » ou d'« Henri Beyle » à cet instant montre bien qu'il ne s'agit nullement, dans la vocation à la Stendhal, de coïncider à soi, mais tout au contraire de savoir se détacher de qui on est pour mieux se juger, voire pour en rire.

Au lieu de laisser les milieux économiques faire seuls l'histoire de la littérature romantique dans ses liens à la méritocratie, il nous semble donc urgent de nous atteler nous-mêmes, littéraires de formation, à cette tâche. Ces dernières années, plusieurs travaux ont commencé à aller dans ce sens. Dans son essai de 2021, *Le Réalisme pense la démocratie*, Philippe Dufour montre que les romans réalistes du XIX<sup>e</sup> siècle français ont élaboré une critique de la méritocratie<sup>14</sup>. « On ne cherche pas à mériter les positions : on veut les prendre d'assaut<sup>15</sup> », avoue le héros du roman de Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, tandis que Balzac, dans *La Comédie humaine*, épingle un à un les dysfonctionnements de ce qu'il nomme la *médiocratie*. Cependant, à côté de cette critique *sociologique*, qui interroge l'écart entre un idéal et sa mise en œuvre réelle, une autre critique serait possible; une critique *éthique*, qui s'attacherait à l'effet de ces injonctions à la compétition sur les individus qui les intériorisent et sur le type

13. Stendhal, *Voyage dans le Midi de la France* [1838], dans *Voyages en France*, V. del Litto (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 600 (note).

14. Philippe Dufour, *Le réalisme pense la démocratie*, Genève, La Baconnière, coll. « Langages », 2021.

15. Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, Paris, Paulin, 4<sup>e</sup> éd., 1844, p. 155.

de relation à l'autre que ce mode d'organisation sociale favorise. Cette critique constituait le propos de l'ouvrage qui a inventé le terme *méritocratie*, *The Rise of the Meritocracy (1870-2033)* de Michael Young<sup>16</sup>, mais elle a été peu développée depuis. Pourtant, bien avant les années 1870 que Michael Young prenait comme borne inférieure de son étude, la littérature avait esquissé une telle critique éthique de la méritocratie. En travaillant sur les « romans de l'ambition » dans une thèse récente, Grégoire Tavernier a opéré un premier basculement en déplaçant l'attention des mouvements de la société (l'ascension sociale, etc.) à la passion qui les sous-tend<sup>17</sup>. Poursuivant dans cette voie, cet essai cherchera à montrer que si la littérature romantique du premier XIX<sup>e</sup> siècle a bel et bien contribué à diffuser des injonctions méritocratiques ainsi que le suggèrent Nathalie Heinich ou Pierre-Michel Menger, sa lecture dans la perspective de ce qu'on appellera « le mal du siècle » a aussi permis aux contemporains de penser les risques éthiques de cette « aristocratie des talents », qui s'imposait sous Guizot.

La redécouverte des textes romantiques à laquelle invite cet essai nuancera donc les interprétations néolibérales de ce corpus auxquelles on assiste actuellement. Néanmoins, l'histoire littéraire ne saurait s'en tenir à ce rôle de « gardien de la tradition », se contentant d'intervenir ponctuellement pour corriger telle ou telle lecture de notre patrimoine littéraire. L'analyse historisée des masses de discours, des représentations collectives ou des imaginaires, ainsi que la prise en compte de cet élément perturbateur qu'est la littérature, est un puissant instrument de compréhension du monde, et nullement une simple chambre d'écho destinée seulement à amplifier la voix, supposée déclinante, des textes du passé. Ainsi, la véritable question à laquelle il s'agira de répondre

---

16. Michael Young, *The Rise of the Meritocracy (1870-2033). An Essay on Education and Equality* [1958], Bristol, Penguin Books, 1961.

17. Grégoire Tavernier, *Le roman de l'ambition au XIX<sup>e</sup> siècle (1826-1893)*, thèse soutenue le 22 septembre 2023 à l'université d'Orléans, p. 494-499.

ici, ce ne sera pas tant de savoir si l'instrumentalisation des textes romantiques par le capitalisme actuel est fidèle ou non au sens historique de ces mêmes textes. Il s'agira plutôt de comprendre ce qui rend aujourd'hui possible la récupération soudaine d'un corpus qui était auparavant plutôt cité pour son rôle critique envers l'économie. Ici, l'histoire n'est pas en ligne droite. Nul lien direct entre l'« aristocratie des talents » à la Guizot et le « travail-artiste » du capitalisme actuel, mais plutôt un lien distant, qu'une approche généalogique, telle qu'elle a été théorisée par Michel Foucault à la suite de Nietzsche, est à même d'éclairer<sup>18</sup>. Tout se passe ici sur le mode de la *réhabilitation* – à l'image de ces anciennes usines réhabilitées plus tard en musées. Des discours qui avaient trouvé une certaine fonction au XIX<sup>e</sup> siècle viennent aujourd'hui, après être restés longtemps passifs, d'en retrouver une autre. Prendre le parti de l'histoire littéraire pour aborder cette question, c'est faire le pari qu'il faut commencer à comprendre la raison d'être initiale de ces textes et identifier précisément la préoccupation historique qui a rendu leur écriture nécessaire au XIX<sup>e</sup> siècle : ce n'est qu'une fois ce travail effectué qu'on aura les moyens de véritablement comprendre ce qui se joue actuellement.

## I. LES INSTITUTIONS INTÉRIEURES DU ROMANTISME

L'hypothèse défendue dans les pages qui suivent est la suivante : au cours du premier XIX<sup>e</sup> siècle, les discours romantiques sur la vocation ou le talent ont avant tout servi à se protéger d'une inquiétude. L'imaginaire romantique de l'accomplissement personnel, à l'origine, ne serait donc pas fait d'idées positives mais de barrières, de voiles occultants, de

---

18. Michel Foucault, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire » [1971], dans *Œuvres*, Frédéric Gros (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2015, t. II, p. 1281-1304.

« mots-écrans<sup>19</sup> » valant moins en eux-mêmes que pour ce qu'ils empêchaient de penser. L'idée collective que nous nous faisons de l'*épanouissement* – le libre jeu des talents, le choix d'une vocation – ne serait au départ qu'une posture *sur la défensive*. Dans un essai de 1858, le critique conservateur Eugène Poitou, terrifié par la révolution de 1848 et par le réveil politique des peuples, reprend au philosophe américain William Ellery Channing la phrase suivante : « Il n'y a de stabilité pour nous que dans l'esprit de l'homme. Toute effrayante que soit cette vérité, il faut bien nous dire que les institutions extérieures ne peuvent plus nous protéger<sup>20</sup>. » Face à la fragilité des institutions extérieures telles que l'école, la prison, l'État ou l'asile, incapables de contenir une poussée qu'Eugène Poitou qualifie d'« anarchie morale », la société française du XIX<sup>e</sup> siècle a élevé des *institutions intérieures*, chargées de stabiliser le jeu social dans l'intimité même des corps et des esprits.

Un point sur cette expression – *institution intérieure* – avant de venir préciser l'inquiétude qui travaille le premier XIX<sup>e</sup> siècle français. Ce que suggère cette expression, c'est d'abord que l'intériorité elle-même est une « institution », ainsi que le suggère Pierre Pachet lorsqu'il explique que ce « ce sont les hommes qui l'ont créée, ce sont les hommes qui, dans la vie, dans l'histoire de la culture et des formes de vie, ont rendu possible et rendent possible cette dimension de l'existence<sup>21</sup>. » Ainsi ni le talent, ni la vocation, ni la quête individuelle du bonheur ne sont des universaux : ce sont plutôt des formes

19. Laurent Loty, « De la soumission aux mots de “gauche” et “droite” à une citoyenneté active », *Le Philosophoire. Laboratoire de philosophie*, n° 58, 2022, p. 69.

20. William Ellery Channing, *Ceuvres sociales de W. E. Channing*, Édouard Laboulaye (trad.), Paris, Librairie Comon, 1854, t. I, p. 131, repris par Eugène Poitou, *Du roman et du théâtre contemporains et de leur influence sur les mœurs*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, A. Durand, 1858, p. 366.

21. Pierre Pachet « Entretien avec Pierre Pachet [par Marie-Claude Lambotte] », dans *Rue Descartes*, n° 43, 2004/1, p. 71.

historiques de la subjectivité, qui sont apparues en un certain lieu à un certain moment.

Le second postulat qui permet de parler d'« institutions intérieures », c'est que depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les représentations collectives diffusées par les arts, les médias ou les discours ambiants façonnent largement la subjectivité, au sens où les individus se servent de ces schémas et de ces récits disponibles pour construire leur propre intériorité. Les individus n'appréhendent pas leur existence seulement à travers la science, la littérature ou la philosophie mais ils s'aident de tout ce qu'ils entendent dire sur tel ou tel aspect de l'existence, dans la presse, les romans, les discours politiques, l'éducation, la publicité – et aujourd'hui le cinéma, les réseaux sociaux, la radio. En ce sens, contrairement à ce qu'a répété tout une tradition théorique, la lecture ne constitue pas l'horizon ultime d'une approche littéraire : flottant dans un bain de textes qui se reflètent les uns les autres, imprégnés de culture jusqu'à la moelle, nous sommes en permanence influencés par des textes *que nous n'avons pas lus* – la vraie lecture constituant justement un moyen de reprendre le contrôle de cette formation infuse.

De manière plus précise, ce qu'on appellera une « institution intérieure », c'est le phénomène historique qui advient lorsqu'une masse de discours concordants, écrits dans un temps court, se met à accaparer une dimension de l'expérience subjective. Si l'on peut dire, par exemple, que la « vocation » devient une institution intérieure au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est parce qu'un grand nombre de discours écrits sur ce thème imposent en quelques décennies l'idée qu'une vie réussie doit être une vie consacrée à une seule tâche. Toute institution intérieure se caractérise par trois propriétés. D'abord elle est *inamovible* à court terme, au sens où les discours qui la portent sont à la fois majoritaires à un instant donné et les plus productifs d'une période : on peut bien sûr écrire contre une institution intérieure, mais comme son effet sur les gens ne dépend pas de la force des idées exprimées mais bien plus brutalement du nombre de discours écrits, il est impossible, sur le court terme,



d'inverser cette tendance – chaque écrit critique n'infléchissant qu'à la marge les représentations collectives. Une institution intérieure est également *polarisante* : sa présence dans la culture enferme les débats dans un choix binaire *pour* ou *contre* et empêche d'envisager les autres alternatives possibles. On peut facilement ironiser sur une institution intérieure mais il faut fournir un véritable effort pour s'en affranchir et penser hors de son cadre. Enfin, une institution intérieure est *incorporée*, si bien qu'elle se traduit, dans l'expérience des sujets, par un ensemble de normes, d'idéaux, de modèles dont la pression est vécue subjectivement.

*Talent, Vocation, Monomanie, Esprit scientifique, Discipline intérieure, Capacités, Désenchantement* : tous ces mots sont autant d'institutions intérieures mises en place durant la période romantique. Comme on le montrera, leur raison d'être fut d'occulter un aspect fondamental de la vie démocratique, perçu alors comme une menace : la possibilité de définir collectivement les valeurs d'une société. En effet, ce que la démocratie – entendue comme une forme de société et non comme un régime politique – introduit d'inédit au moment de la Révolution, c'est que les grandes valeurs qui guident l'existence, comme le Vrai, le Juste, le Beau, le Sacré, le Bon, ne sont plus fondées sur une autorité suprahumaine, telle que Dieu ou la Nature, mais se construisent désormais à travers une délibération<sup>22</sup>. Cessant d'être des absolus, les valeurs deviennent, durant cette période, des produits de pratiques collectives : la morale provient désormais de l'éthique, la vérité de l'enquête, la justice du droit, la politique du contrat social, la beauté de l'esthétique, et ainsi de suite<sup>23</sup>. Cette « hori-

22. Claude Lefort, *Essais sur le politique (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Seuil, 1986, p. 213.

23. Voir : Benjamin Boudou, « La crise de la vérité comme condition démocratique », dans *Démocratie et modernité. La pensée politique française contemporaine*, Marc Chevrier, Yves Couture, Stéphane Vibert (dir.), Rennes, PUR, 2015, p. 25-39.

zontalisation de l'autorité<sup>24</sup> », qui ne vient plus d'en haut mais se décide collégalement, on peut aujourd'hui y voir une chance : n'est-ce pas la condition même de la démocratie de pouvoir choisir tous ensemble quelles sont nos valeurs ? Mais pour celles et ceux qui expérimentèrent cette liberté pour la première fois dans l'histoire, celle-ci dut être avant tout inquiétante. « [...] Nous vivons dans un temps de ruine morale, où la raison humaine a besoin de stores pour atténuer le trop grand jour qui l'éblouit<sup>25</sup> », remarque George Sand dans la préface d'*Indiana* en 1832. Cette entreprise culturelle de *tamisage* a été la raison d'être des notions citées plus haut. Alors que la question, profondément démocratique, qui se posait au sortir de la Révolution portait sur les *fîns* de l'action – comment retrouver l'envie d'agir collectivement dans un monde postrévolutionnaire où il n'y avait plus de valeur absolue ? – la période romantique va choisir de détourner le regard en se concentrant uniquement sur les *moyens* d'agir : agir passionnément, énergiquement, volontairement... La valorisation spectaculaire du talent, de la volonté, de la vocation, de la monomanie, de la discipline intérieure, de la méthode dans les années qui suivent la Révolution peut être comprise comme une forme de posture compensatoire : cette insistance sur les actions énergiques et concentrées permet de faire oublier l'existence d'une incertitude sur les buts de cette même action. Agir énergiquement à défaut de savoir donner du sens à son action : telle est le résumé de toutes les *institutions intérieures* de la période romantique.

24. Philip Knee, *L'expérience de la perte autour du « moment 1800 »*, Oxford, Voltaire foundation, 2014, p. 11.

25. George Sand, *Indiana* [1832] dans *Romans*, José-Luis et Brigitte Diaz (dir), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2019, t. I, p. 3.

## 2. PENSER AVEC LE MAL DU SIÈCLE

La littérature romantique du premier XIX<sup>e</sup> siècle fait partie intégrante des discours qui ont érigé les institutions intérieures que nous venons de définir : en ce sens, les sociologues ont raison de dire que ces œuvres vantaient le mérite individuel, le talent, la vocation, le génie, la passion. Néanmoins, ces mêmes œuvres furent aussi lues dans une perspective plus critique, qu'on nommera le *mal du siècle*. Ce n'est pas un hasard si le critique Eugène Poitou, cité plus haut, promeut l'élaboration d'institutions intérieures justement dans un pamphlet contre le mal du siècle romantique, qu'il accuse de provoquer une « anarchie des idées, des croyances<sup>26</sup> ». Durant le premier XIX<sup>e</sup> siècle, le mal du siècle n'a cessé de remettre sur le devant de la scène l'inquiétude démocratique que les discours sur les moyens d'agir visaient au contraire à occulter.

Que faut-il entendre par « mal du siècle » ? Bien que la notion ait été utilisée comme sous-titre de roman dès 1835<sup>27</sup>, qu'elle soit devenue un lieu commun de l'histoire littéraire dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>, qu'elle ait donné lieu à des concepts célèbres comme le « désenchantement du monde » de Max Weber et qu'elle reste incontournable dans l'enseignement actuel de la littérature, il faut avouer que l'expression semble être passée de mode du côté de la recherche. Trop vague, le mal du siècle a surtout quatre défauts majeurs.

D'abord, personne ne s'accorde sur la population affectée, si bien qu'il s'agit d'une maladie sans prévalence claire. Suivant une expression qu'on trouve employée dès 1830 mais à laquelle

26. E. Poitou, *Du roman et du théâtre*, ouv. cité, p. 365.

27. Félix Davin, *La Maison de l'ange ou le Mal du siècle*, Paris, Legrand et Bergounioux, 1835.

28. Louis Baunard, *Le Doute et ses victimes dans le siècle présent*, 5<sup>e</sup> éd., Paris, Poussielgue frères, 1879 ; Paul Charpentier, *Une maladie morale, le mal du siècle*, Paris, Didier et C<sup>ie</sup>, 1880 ; René Canat, *Une forme du mal du siècle. Du sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens*, Paris, Hachette, 1904.

George Sand puis Alfred de Musset donneront ses titres de gloire, ce mal historique aurait touché avant tout les « enfants du siècle<sup>29</sup> », ces jeunes hommes français qui entraînent dans le monde au moment de la Restauration. Mais il existe également un « autre mal du siècle » affectant des femmes comme Corinne, Delphine, Lélia, Ourika<sup>30</sup>. Et parmi ces dernières comme parmi les hommes, tous ne sont pas jeunes. Par ailleurs, l'importance de Byron en Angleterre ou l'épidémie de suicides causée par l'exemple de Werther en Allemagne prouvent que le phénomène dépasse l'histoire française et même le cadre européen puisqu'il y eut des expressions haïtiennes du mal du siècle<sup>31</sup>. Quant à réduire ce phénomène à un mal des écrivains, comme l'a très tôt proposé Ferdinand Brunetière qui ne voyait dans ce malaise que l'expression des conditions matérielles de la production littéraire<sup>32</sup>, ce serait oublier que des lecteurs se sont reconnus dans le miroir qui leur était offert, alors même qu'ils n'étaient pas concernés par l'émergence d'une librairie de plus en plus capitaliste.

L'identification des causes de ce mal n'est guère plus claire. Au gré des commentaires, l'expression est devenue un fourre-tout dans lequel on a rangé des phénomènes qui n'avaient rien à voir les uns avec les autres comme le recul de la religion, le déclassement social, un phénomène collectif de bovarysme ou une crise météorologique du sujet<sup>33</sup>. Vaste recueil de tous

29. Sur l'histoire de cette expression : Armand Hoog, Beth Brombert, « Who invented the Mal du siècle? », *Yale French Studies*, n° 13, 1954, p. 42-51. Ajoutons, pour compléter l'article, que l'expression était déjà utilisée par Bourdaloue, qui l'opposait à « enfants de Dieu ». Ce sens reste actif dans *Lélia* (1833), où l'expression est prononcée par le prêtre Magnus.

30. Chantal Bertrand-Jennings, *Un autre mal du siècle. Le romantisme des romancières 1800-1846*, Toulouse, PU du Mirail, 2005.

31. Voir *infra*, chap. 5, 1.

32. Ferdinand Brunetière, « Le mal du siècle. À propos d'un livre récent », *Revue des deux mondes*, 15 septembre 1880, p. 454-465.

33. Respectivement : Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985 ; Pierre Barbéris,

les « motifs de tristesse<sup>34</sup> », le mal du siècle est devenu au fil des ans un grenier dans lequel on a pu entreposer n'importe quel épisode historique, pourvu qu'il ait été décrit dans une tonalité mélancolique ou élégiaque.

La périodisation du phénomène déjoue elle aussi les tentatives de fixation. Dans un article de 1954, Armand Hoog et Beth Brombert remarquaient déjà que la plupart des traits définitoires utilisés par les études littéraires devraient conduire à faire commencer le mal du siècle dès les années 1740<sup>35</sup>. À l'autre bout de la chronologie, le mal du siècle romantique n'a jamais pris fin comme en témoignent les incessantes actualisations de la notion, de Taine écrivant en 1863 : « Notre génération, comme les précédentes, a été atteinte par la maladie du siècle, et ne s'en relèvera jamais qu'à demi<sup>36</sup> », jusqu'au *Nouveau mal du siècle, de Baudelaire à nos jours* (1968-1972) de Charles Dédéyan. Pour contourner cette difficulté, la critique littéraire a proposé de distinguer un « deuxième » voire un « troisième » mal du siècle<sup>37</sup> mais il semble difficile d'interrompre cette liste puisque l'expression continue d'être utilisée en 2024 pour le stress ou le burn-out.

Enfin, la définition habituelle du mal du siècle assigne à la littérature un rôle particulièrement pauvre en faisant des textes littéraires sur le sujet une sorte de gémissement symptomatique, l'expression d'un malaise historique sous-jacent.

---

*Balzac et le mal du siècle. Contribution à une physiologie du monde moderne*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1970 ; Michel Brix, « Mal du siècle et bovarisme », dans *La Vie romantique. Hommage à Loïc Chotard*, André et Sophie Guyaux (dir.), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003, p. 93-106 ; Anouchka Vasak, *1797. Pour une histoire météore*, Paris, Anamosa, 2022.

34. R. Canat, *Une forme du mal du siècle*, ouv. cité, p. 1.

35. A. Hoog, B. Brombert, art. cité, p. 42-51.

36. Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1863, t. III, p. 611.

37. Par exemple : Sébastien Madriasse, *La difficulté d'être dans l'œuvre de Musset*, thèse de doctorat soutenue le 20 janvier 2010 à l'Université Blaise Pascal – Clermont-Ferrand II, p. 87-88.

Le texte littéraire, réduit à un témoignage, n'a plus d'effets sur ses lecteurs, n'intervient plus dans son temps, mais attend sagement son heure de vérité dans un carton d'archives.

Pour contourner ces différents problèmes, cet essai propose de redéfinir le mal du siècle en passant d'une analyse macro-structurelle (un mal historique, vague, imprécis, qui colorait toute son époque) à une approche microstructurelle prenant comme point de départ une action observable, opérée par des lecteurs. Le « mal du siècle », dans cet essai, ce sera un geste discursif effectué au moyen d'une figure stylistique, *l'énumération, par un lecteur, d'une liste de héros romantiques*, comme dans ces deux citations :

« D'un côté, la passion de croire sans preuve; de l'autre la faculté de croire sans preuve : ces deux penchants composent l'esprit du temps. René, Manfred, Werther, Jocelyn, Olympio, Lélia, Rolla, voilà ses noms<sup>38</sup>. »

« Les uns s'affaissent dans une apathie douloureuse; les autres s'agitent dans une ambition impuissante. Nous ne sommes pas encore guéris d'Oberman et de René, d'Antony et d'Hernani, de Lara et de Lélia<sup>39</sup>. »

Par « littérature du mal du siècle », on désignera logiquement l'ensemble des œuvres mentionnées régulièrement dans ces énumérations de noms propres. Ce corpus, constitué à partir d'un critère objectif et vérifiable, réunit principalement des romans (*Stello, Obermann...*) mais aussi quelques pièces de théâtre (*Ruy Blas, Antony...*), quelques poèmes (*Rolla...*), des figures d'auteurs fantasmées (Joseph Delorme, Chatterton) et – on le verra – quelques figures de philosophes comme celle de Théodore Jouffroy.

38. Hippolyte Taine, « Étude sur les philosophes contemporains », *Revue de l'instruction publique en France*, 4 septembre 1856, p. 325.

39. *Le Pays, journal des volontés de la France*, 29 septembre 1854, p. 3.

Cette définition règle en même temps la question de la périodisation. Tout en partant de listes de noms formées à n'importe quelle époque sur le modèle des citations précédentes, depuis l'article « Werther, René, Jacopo Ortis » (1819) de Charles Rémusat jusqu'aux analyses littéraires actuelles, on s'apercevra que les textes qu'elles égrènent appartiennent quant à eux presque tous à la période 1800-1848, à quelques écarts près comme *Hamlet* (1603), *La Nouvelle Héloïse* (1761) ou *Les Souffrances du jeune Werther* (1774) en amont, et *Dominique* (1863) en aval. Le reste du corpus obtenu s'inscrit entre des bornes temporelles stables, allant grossièrement de *René* (1802) à *Georges* (1843) d'Alexandre Dumas. À titre d'exemple, si les différents poèmes « Spleen » de Baudelaire relèvent bien *thématiquement* d'une forme de mélancolie historique, ils se situent en dehors du corpus car ils n'incarnent pas ce mal dans un personnage pouvant être cité et ne permettent donc pas aux lecteurs de les mobiliser de la manière exposée précédemment.

Ainsi redéfini, le mal du siècle devient le nom d'un geste politique, tel qu'il s'est exprimé, au XIX<sup>e</sup> siècle, par un certain usage de la littérature romantique. Le mal du siècle, c'est *l'action par laquelle un lecteur convertit un problème individuel en problème collectif grâce à l'invocation d'un corpus de destins romanesques*. La sociologie a montré que la caractérisation d'un problème politique supposait de passer du « collectif sériel » au « groupe » : « En fait, on ne prend conscience qu'il existait un "collectif sériel", c'est-à-dire des individus liés par une même forme d'oppression mais l'éprouvant et la vivant séparément les uns des autres [...] que lorsqu'un groupe se forme pour devenir un "nous" qui se manifeste en tant que "nous"<sup>40</sup>. » Le mal du siècle est un processus de *lecture solidaire* où un lecteur, en réunissant autour d'un problème un corpus de héros fictifs, parvient à faire émerger « un mal du siècle », c'est-à-dire un problème structurel, concernant toute

---

40. Didier Eribon, *Principes d'une pensée critique*, Paris, Fayard, coll. « À venir », 2016, p. 116.

une époque. Dans les deux citations précédentes, les lecteurs listent ainsi des personnages romantiques pour montrer que l'exaltation sentimentale ou que la frustration ne sont pas des états psychologiques individuels mais doivent être compris comme des signes de problèmes politiques – en l'occurrence d'une sorte d'indifférence morale qui caractériserait la génération romantique selon Taine ou de l'absence de sentiment poétique dans la jeunesse moderne pour le journaliste conservateur du *Pays*.

Il faut bien voir que la gamme des problèmes politiques que ce processus de lecture peut faire émerger est très étendue. Émile Bouvier utilise ainsi en 1913 une lecture en série pour politiser les souffrances de l'écrivain moderne : « René, Don Juan, Rolla, Lélia, Chatterton marquent les progrès de cette idée<sup>41</sup>. » *Le Charivari* constitue un autre corpus de circonstance pour ériger le suicide en fait social : « vous autres, journalistes, vous êtes en relation directe avec une foule de gens malheureux et blasés, des Oberman, des René, des Werther, des individus qui pour un oui ou pour un nom se brûleraient la cervelle<sup>42</sup>. » Aucune de ces questions sociales ne peut dès lors prétendre détenir seule la vérité du mal du siècle, qui est davantage une *méthode de problématisation* qu'un phénomène historique déterminé.

Le mal du siècle, déplacé du côté du lecteur, engage une certaine manière de lire les textes littéraires *en série*. Déplacée après-coup dans une énumération qui recompose sa signification, l'œuvre originelle se trouve violemment réinterprétée. Prenant acte du fait que les héros romantiques souffrent souvent de plusieurs maux à la fois, Brunetière estimait qu'il était impossible de dégager un dénominateur commun à leur malheur : « Saint-Preux, Werther, Faust, René, Manfred, Obermann,

41. Émile Bouvier, *La bataille réaliste (1844-1857)*, Genève, Slatkine reprints, 1973 [1913], p. 76.

42. « On demande un Chatterton », *Le Charivari*, 9 mai 1854, p. 2c. Le texte est parodique.



Adolphe, Lélia, pouvez-vous bien imaginer quelque définition de leur mal qui leur convienne à tous, quelque description de leur souffrance où ils puissent tous se reconnaître<sup>43</sup> ? » Moins respectueux de l'intégrité des textes, les lecteurs qui emploient ces énumérations opèrent une sélection dans le matériau romanesque. Comparer, par exemple, René à Édouard, héros du roman éponyme de Claire de Duras<sup>44</sup>, ou à Gustave le héros du roman *Valérie* écrit par Barbara Juliane von Krüdener, cela suppose nécessairement d'oublier que René est amoureux de sa sœur, qu'Édouard souffre de sa position sociale et que Gustave aime une femme mariée, au profit d'une insistance sur la colère historique qui caractérise ces trois « enfant[s] de l'orage<sup>45</sup> ». Chaque corpus de circonstance sélectionne une petite partie des œuvres pour élaborer une comparaison dans laquelle l'*exemplarité* des personnages cède le pas à un questionnement sur leur *représentativité*<sup>46</sup>. Il ne s'agit plus tant de les imiter que de comprendre de quels phénomènes sociaux ils sont l'incarnation. Il n'est pas étonnant que les auteurs aient eu l'impression de voir leurs œuvres leur échapper au cours de cette opération, comme Chateaubriand l'avouait à propos de *René* : « Une maladie de l'âme n'est pas un état permanent et naturel : on ne peut le reproduire, en faire une littérature<sup>47</sup>. » En incluant justement *René* dans une « littérature », les lecteurs confèrent à l'œuvre un sens politique qui n'était pas programmé par avance.

43. F. Brunetière, « Le mal du siècle », art. cité, p. 464.

44. Par exemple : C.-A. Sainte-Beuve, cité en préface d'*Édouard de Claire de Duras*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1879, p. vii.

45. Barbara Juliane von Krüdener, *Valérie* [1803] dans *Autour de Valérie. Œuvres de Mme de Krüdener*, Michel Mercier, Francis Ley, Elena Gretchanaia (éd.), Paris, Champion, 2007, p. 158.

46. Pierre Glaudes, « *René* : un récit exemplaire ? », dans *Chateaubriand et le récit de fiction*, Fabienne Bercegol, Pierre Glaudes (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 141-181.

47. François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* [1849], Jean-Claude Berchet (éd.), Paris, Classiques Garnier, 1989-1998, t. I, p. 642.

En lisant « en série » les histoires de Stello, d'Antony, de Julien Sorel, de Georges, de Toussaint Louverture (façon Lamartine), de Balthazar Claës, de Corinne, d'Obermann, le but de cet essai sera donc, similairement, de faire émerger un problème politique caractéristique du premier XIX<sup>e</sup> siècle : la mise en place d'institutions intérieures visant à interdire la délibération collective autour des valeurs. Lue sous cet angle, la littérature romantique – que celle-ci relève du romantisme libéral ou du romantisme conservateur, d'ailleurs<sup>48</sup> – offre la possibilité de réintroduire du politique là où l'on pensait à une échelle individuelle. Tous les textes romantiques qui sont mobilisés dans le mal du siècle rejouent l'adresse au lecteur qui ouvre le roman *Volupté* de Sainte-Beuve :

[...] j'ai vécu, mon jeune ami, d'une vie sans doute assez pareille à la vôtre ; j'ai subi, comme vous un long et lâche malaise provenant de la même cause : les accidents particuliers qui en ont marqué et changé le cours ressemblent peut-être à votre cas plus que vous ne le croyez. Quand on a un peu vieilli et comparé, cela rabat l'orgueil de voir à quel point le fond de nos destinées en ce qu'elles ont de misérable est le même. On croit posséder en son sein d'incomparables secrets ; on se flatte d'avoir été l'objet de fatalités singulières et, pour peu que le cœur des autres, le cœur de ceux qui nous coudoient dans la rue, s'ouvre à nous, on s'étonne d'y apercevoir des misères toutes semblables, des combinaisons équivalentes<sup>49</sup>.

Par le mal du siècle, la différence vécue subjectivement cède la place à une ressemblance objective entre des destins convergents. Dans le roman *Valérie*, le héros s'exprime ainsi : « Ne dois-je pas d'ailleurs cacher cette âme comme un secret, à

48. Pour une distinction des courants romantiques (ultra-royaliste, libéral, anticapitaliste) au cours du temps, voir : Alain Vaillant, *Qu'est-ce que le romantisme ?*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 46 sq.

49. Charles-Augustin Sainte-Beuve, *Volupté* [1834], Paris, Gallimard, coll. « folio », 1986, p. 35.

la plupart de ceux avec qui je serai appelé à vivre dans le monde ? Ne sais-je pas [...] que je ne leur paraîtrai qu'un insensé en ne leur ressemblant pas<sup>50</sup> ? » Mais à cet insensé répond un autre insensé, dans la préface des *Contemplations*, lorsque Victor Hugo prévient le lecteur : « Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi<sup>51</sup> ! » Le fou cesse d'être celui que la société désigne comme différent pour devenir celui qui refuse d'admettre la ressemblance secrète de sa vie avec celle des autres. « Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention [...] »<sup>52</sup>, écrit Musset au début de *La Confession d'un enfant du siècle*. « Faire attention » à cette conversion possible de l'individuel en collectif, c'est le geste politique qu'effectuait en son temps le mal du siècle et que tente de réitérer cet essai.

\*

Les institutions intérieures du XIX<sup>e</sup> siècle se sont érigées autour de ce que Laurent Loty appelle des « mots en angle mort », c'est-à-dire des mots « dont on ne peut voir les déplacements, ce qui crée des accidents, et pas seulement d'ordre intellectuel ; des mots comme ceux-ci sont en quelque sorte l'inverse des mots qui relèvent d'un "outillage mental" selon Lucien Febvre ; il s'agit de mots qui empêchent de penser<sup>53</sup>. » Le parcours proposé dans les pages qui suivent s'organisera donc autour de la déconstruction de neuf termes-clés, en

50. B. J. von Krüdener, *Valérie*, ouv. cité, p. 75.

51. Victor Hugo, « Préface », *Les Contemplations* [1856], dans *Œuvres complètes. Poésie II*, Jean Gaudon (éd.), Paris, Robert Laffont, 1985, p. 249.

52. Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle* [1836], dans *Œuvres complètes*, Philippe Van Tieghem (éd.), Paris, Seuil, 1963, p. 554.

53. Laurent Loty, « Les savoirs et les mots : effets mystificateurs de la dénomination disciplinaire de la Renaissance au présent de l'historien », *Le Français préclassique*, vol. X, 2007, p. 25.

commençant par celui qui sert de modèle aux autres, la « monomanie » (chap. 1), puis en abordant tour à tour le « talent et la vocation » (chap. 2), l'« esprit scientifique » (chap. 3), le « génie et la capacité » (chap. 4), la « discipline » (chap. 5), les « facultés » (chap. 6) et le « désenchantement » (conclusion). Tout en essayant de retracer l'évolution de ces mots et de leurs discours dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, chaque chapitre les confrontera au mal du siècle, leur contradicteur.

### 3. REMERCIEMENTS

Comme toute activité de recherche, l'écriture de cet essai a été une aventure à la fois individuelle et collective. Sa rédaction a été soutenue financièrement par l'IDEX Université de Strasbourg dans le cadre du projet « DémonCritt.19 » (« Révolution démocratique et crise du sujet dans la littérature romantique »). Dans cette perspective, certaines des hypothèses qui servent de fil rouge à cet essai avaient été définies en amont de ce travail par les membres de l'UR 1337 « Configurations littéraires » et en particulier par Bertrand Marquer : c'est le cas de l'idée (d'abord formulée par Marcel Gauchet et Gladys Swain) que l'évolution de la psychiatrie au XIX<sup>e</sup> siècle révèle une reconfiguration sous-jacente du sujet démocratique ; que le « mal du siècle » n'est pas seulement l'expression nostalgique d'un temps révolu mais une expression des nouvelles contradictions de la société démocratique ; et que les textes du romantisme haïtien permettent d'éclairer, par contraste, ces mutations. Bertrand Marquer a en outre accompagné ce travail sur la littérature romantique tout au long de sa rédaction : le corpus retenu, l'organisation de l'argumentation entre histoire des idées et analyse d'œuvres ainsi que les réflexions sur les rapports littérature-science doivent beaucoup à ses conseils.

L'écriture de cet essai s'est aussi nourrie des travaux menés au sein de l'Institut thématique LETHICA « Littérature, éthique et art » de l'Université de Strasbourg entre 2021 et

2023. Une première version du chapitre sur la monomanie a été présentée dans le cadre du colloque « Éthique de la folie ordinaire » organisé par cet institut les 9 et 10 mars 2023 : la version qu'on lira ici tire parti des échanges qui ont eu lieu après la communication. De la même façon, la partie 3.3) sur *Stello* s'est grandement nourrie du colloque sur les « Bibliothérapies d'ailleurs » dont les actes ont été publiés par Anthony Mangeon et Victoire Feuillebois.

J'ai également eu la chance de présenter une première version du chapitre sur Jouffroy lors du séminaire « Philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle » à l'ENS de Lyon, à l'invitation de Delphine Antoine-Mahut, Samuel Lézé et Félix Barancy. Là aussi, la version finale du texte intègre des idées qui ont émergé durant l'heure de discussion qui a suivi la présentation. Quant à la réflexion sur le « Désenchantement du monde » qui constitue la conclusion de ce livre, elle a été conçue et exposée lors de la conférence annuelle de la SDN (Society of Dix-neuviémistes) qui s'est tenue à Oxford en mars 2023 sur le thème « Magic : Enchantment and Disenchantment » et s'est enrichie à l'écoute de plusieurs communications sur George Sand.

Les derniers mois de rédaction de ce livre ont été financés par l'obtention du « prix jeune chercheur » de la Fondation des Treilles, fondation créée par Anne Gruner Schlumberger, qui accueille également des chercheurs et des écrivains dans le domaine des Treilles et qui a pour vocation d'ouvrir et de nourrir le dialogue entre les sciences et les arts afin de faire progresser la création et la recherche contemporaines. Qu'elle en soit ici remerciée.

Enfin, la publication de cet ouvrage a pu se faire grâce au soutien financier de l'UMR 5317 IHRIM et du projet ANR LISAMO que je porte à l'université de Saint-Étienne.